

OLIVIER NOTTELLET

ZONE DE RALENTISSEMENT



Exposition du
8 octobre au 16 décembre 2015

ENTRÉE LIBRE
DU MARDI AU SAMEDI
DE 14 h À 19 h

_commissariat : Cécile Poblon

INTRODUCTION

« Jeux de bascule, dédoublements et extensions physiques et plastiques dans l'espace et le temps (Saint-Gaudens, Toulouse ; le printemps, l'automne) : le projet d'Olivier Nottellet se déploie dans deux centres d'art en région, La Chapelle Saint-Jacques et le BBB. Au BBB centre d'art, l'ancien plateau industriel de plain-pied est reconfiguré comme un espace scénique global, performatif et en déséquilibre, une boîte noire à échelle du bâtiment propre à recevoir projections mentales, figures animées, graphismes minima maxima et narrations graphiques de l'artiste Olivier Nottellet. Offrons-nous un temps ralenti, hors de l'accélération techniciste d'un monde à rentabiliser à court terme ; un espace où le trouble, le doute et l'indéterminé des perceptions ouvrent à une acuité des sens et de l'esprit. »

— Cécile Poblon

_coproduction des centres d'art conventionnés BBB – Toulouse
et Chapelle Saint-Jacques – Saint-Gaudens
_avec le soutien de JCDecaux
_vernissage avec le soutien de la fromagerie Xavier, Toulouse

Ligne 27, arrêt Lycée
Toulouse-Lautrec

Ligne A, arrêt Roseraie,
puis bus 36, arrêt Louin
Ligne B, arrêt Barrière de
Paris,
puis bus 41, arrêt Pradet

Vélo Toulouse, station 153,
12 av. Bourges Manoury

Parking et parc à vélos

96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org

ÉVÉNEMENTS ET MÉDIATIONS - Tous publics

Rencontre apéro « L'animé du dessin »

vendredi 6 novembre | 19 h-21 h | tous publics |
avec Olivier Nottellet et Guillaume Pinard
La pratique et le plaisir du dessin, la
manipulation des images et du mouvement dans
l'art... peut aboutir à un film d'animation ou à une
édition.

_dans le cadre du Festival « Graphéine # 7 – dessin, édition,
photographie » du réseau Pinkpong
_ en partenariat avec le Musée calbet – Grissoles et la maison
des arts George Pompidou (MAGP) – Cajarc
_ avec le soutien de la fromagerie Xavier, Toulouse

Chassés/croisés

vendredi 9 octobre | 18 h-21 h 30 | rdv 18 h à la
Fondation espace écoreuil | entrée libre
Parcours à vélo reliant la Fondation espace
écoreuil, Lieu Commun et le BBB centre d'art.

_dans le cadre de la Semaine de l'Étudiant organisée par
l'Université Fédérale Midi-Pyrénées

Samedi en famille

les 17 octobre et 14 novembre | 14 h 30-16 h 30
6-12 ans + adulte | 6 €/binôme | 10 places
Visite de l'exposition prolongée d'ateliers de
pratique artistique.

Visites Apéros

mercredis 28 octobre, 25 novembre, 9 décembre
18 h 30 | durée 1 h | tous publics | gratuit
Découvrez l'exposition tout en buvant un verre
avec notre médiatrice

Traversée artistique

jeudi 19 novembre | 14 h-17 h
Une invitation proposant un aller-retour entre
l'exposition du centre d'art, une notion majeure
de l'art contemporain et la découverte d'un autre
lieu d'exposition.

Parcours « Graphéine » en bus

samedi 21 novembre | 13 h 30-18 h
tous publics | réservation : 05 62 27 61 62
Parcours en bus pour une découverte de trois
expositions : Espace Croix-Baragnon, BBB centre
d'art, Maison Salvan (Labège)

_dans le cadre du Festival « Graphéine # 7 »

POUR LES GROUPES

Contact : Lucie Delepierre, l.delepierre@lebbb.org
05 61 13 35 98 ou 05 61 13 37 14

Visites et ateliers

pendant et en dehors des horaires d'ouverture
publics, sur réservation

ENTRETIEN

Cécile Poblon :

Tu as été invité conjointement par deux centres d'art, la Chapelle Saint-Jacques et le BBB pour une exposition personnelle sur chacun des deux sites. Là où je supposais une forme d'inverse, ou de bascule, entre les lieux dans leurs volumes et premières fonctions (évidence verticale de l'un, horizontalité de l'autre ; chapelle désacralisée à Saint-Gaudens, ancienne usine de bobinage électrique à Toulouse), tu as opéré un rapprochement dans la nature des deux espaces, en les qualifiant d'« impurs ». Cela m'intéresse, cette idée (je pourrai la revendiquer comme tel, comme qualité). Qu'est-ce que cette notion recouvre pour toi ?

Olivier Nottellet :

Au départ, j'étais comme toi parti de cette opposition des deux espaces dans leur formes, leurs histoires et finalement je me suis rendu compte que ce « déficit architectural » les réunissait. Dans le cas de La Chapelle, un faux white-cube et dans celui du BBB un semi lieu industriel. C'est à dire qu'à chaque fois on a des registres répertoriés, connus, le white-cube comme lieu d'évidence de l'existence de l'art et la friche industrielle, autre classique des lieux investis par l'art ; mais finalement tout cela n'est qu'à moitié vrai dans la réalité physique de ces deux espaces et cette impureté dont je parle, elle est là aussi bien dans les apparences que dans les mots. Je la trouve intéressante parce qu'elle dit que le compromis n'est pas obligatoirement un défaut, qu'il peut être aussi un endroit de questionnement sur la nature des espaces, leurs économies, les esthétiques que cela provoque. Dans les deux expositions, on peut dire que ça a vraiment joué sur la teneur même des projets. D'ailleurs, ça m'a aidé à avancer dans le fait que je me sens plus en rapport finalement avec le construit qu'avec l'architecture au sens magistral du terme. Cette notion de construction est en soi une possible critique de l'architecture dans ce qu'elle est devenue, celle qu'on nous montre comme modèle, c'est à dire une image pure, intacte, mathématique, abstraite, qui très souvent nous considère plus comme entité normée que comme être réel, fut-il simple passant. J'ai l'impression que cette impureté c'est aussi une chose qu'on a du mal à articuler aux espaces qu'on fréquente, c'est pour ça par exemple que ça m'a pas mal amusé d'inventer une fausse cave au BBB et d'y installer « la division du travail ».

C.P. :

L'exposition à la Chapelle Saint-Jacques s'appelle « Olivier Nottellet, à peu de chose près ». Tu as pensé un moment intituler celle au BBB centre d'art « Moi-même employé »... deux annonces comme autoportraits (ou autofiction ?). Qu'est-ce que cela signale, de ton rapport à l'art, au travail, à ton travail ?

O. N. :

En fait, j'en ai eu mare qu'on me pose toujours la question de la nature exacte de mon travail. J'ai bien conscience de sa hybridation, de son côté désordonné et j'ai de plus en plus envie de montrer que ça n'est pas une posture mais bien une façon d'être et de voir les choses. Je suis ce travail, je le porte comme il m'aide aussi à comprendre ou du moins essayer de comprendre ce qui m'arrive. Le monde du travail m'a toujours intéressé. Je ne suis pas un sociologue mais je fréquente le monde, je vais dans des bureaux où le post-it griffonné vient crier le truc qui ne marche pas dans l'impeccable des signalétiques sophistiquées, je vois des gens qui compulsent des images dans des salles d'attente, je vois bien aussi que mon médecin passe plus de temps à regarder son ordinateur que mon corps. C'est tout cela qui nourrit mon rapport au travail, c'est indirectement que cette chaise de bureau vient dire son irrémédiable burlesque. Je vois bien maintenant que cette matière qui a toujours été là mais que je maintenais à distance par peur de l'anecdote finit par constituer un corpus, un matériau où récits, espaces, fragmentations, hypothèses viennent se frotter. C'est avec ces collisions que j'ai envie de jouer maintenant et je n'exclus plus d'être là au milieu de ces probabilités. Le temps qui passe me remet au centre, je suis juste entre le bruit du rouleau amoureux du mur et le motif qu'il cherche à épouser.



Olivier Nottellet, « Zone de ralentissement »
vue de l'exposition
© BBB centre d'art

C.P. :

« Zone de ralentissement », tu en as parlé comme d'un rebondissement dans ton œuvre. Alors, dans ce temps déplié de l'exposition où l'on retrouve des éléments de ton langage plastique (peinture dessin mural objet bureau papier installation ; matières mates sourdes diffuses lumineuses réfléchissantes coupantes souples tendues ; couleurs monochromes – peu) et des œuvres anciennes (particulièrement « La râleuse »), il y a aussi des développements nouveaux qui ouvrent des pistes de recherches. Peux-tu les partager avec nous ?

O. N. :

C'est vrai que dans cette exposition il y a tout et il y a même des images projetées, ce qui n'était pas arrivé depuis près de 10 ans. En plus tu as raison je me suis surpris à réinvestir des pièces comme « La râleuse » ou « La copine ». Je crois que c'est



Olivier Nottellet
« À peu de chose
près »

Chapelle Saint-Jacques
© François Deladerrière



Olivier Nottellet
« À peu de chose
près »

Chapelle Saint-Jacques
© François Deladerrière



Olivier Nottellet
« La râleuse »

chaise de bureau,
feutrine, 2015

exactement ce dont j'ai envie maintenant, ouvrir les tiroirs, combiner, monter, jouer avec tout ça et surtout partager une autre approche de la forme exposition, pour moi elle n'est pas morte du tout, comme il m'arrive parfois de l'entendre. Elle a au contraire une formidable possibilité de se régénérer. C'est un peu comme le phénomène des séries par rapport au cinéma, on voit bien que ça a amené de nouvelles temporalités, des possibilités de développer des aspects formels que le cinéma n'est plus toujours en mesure d'affronter. Tout ce qui est de l'ordre de la résolution, de l'explication, toutes ces tares qui m'ont toujours pesées, j'ai envie d'envoyer tout ça balader et au contraire permettre du suspens, du latéral, du glissement de terrain. Je vois de plus en plus mes projets comme des conversations avec des formes, des motifs, des lieux, des visiteurs probables, un mélange d'énergie et de choses plus sourdes qui persistent, qui affleurent, qui explosent parfois.



Olivier Nottellet, « Zone de ralentissement »
montage de l'exposition
© BBB centre d'art

C. P. :
... et quelques mots sur les épuisements de rouleau (de peinture) ?

O. N. :
Il m'arrive maintenant d'arriver sur place avec juste une intention, même pas une idée, juste une envie et de voir comment ça se passe sur place entre l'hypothèse et la taille du mur. C'est comme ça que je voulais reprendre ce geste des rouleaux de peinture qui s'épuisent que j'avais fait au Centre régional d'art contemporain du Languedoc-Roussillon (CRAC) à Sète en 2013. Je voulais qu'en entrant on soit tout de suite pris dans ce geste. Ce qui se passe finalement c'est presque l'inverse d'un épuisement, il me semble qu'au contraire c'est plein de bruit, de brutalité, comme des soubresauts. Et puis dans ce geste très simple et sans calcul (tu m'as vu faire) semble apparaître des trames d'images répétées, des motifs sourds, comme des chrono-photographies qui n'arrivent pas jusqu'à leurs sujets. Un geste peint qui bat, qui rebondit.

C. P. :
Oui, et tu as des gestes oxymore ! Brutalité, finesse (et inframince) se côtoient dans la composition des espaces et la perception que l'on peut en avoir sans en amoindrir l'intensité. Je ne sais pas s'il y a des « trompe l'œil » dans l'exposition, (aaah j'ose cet anachronisme), disons dans un sens littéral et tout à fait à contrepied du genre pictural (ostentatoire, technique,

illusionniste et trompeur). Ou alors des « trouble l'œil », posant des équivalences entre des espaces réels et l'espace de la peinture, de la projection ou de la réflexion ; par exemple dans le premier « sas » la défonce ligne blanche délimitant l'espace d'un monochrome noir, reprenant les proportions d'une porte, de ta chrono-peinture murale, se superposant dans le mouvement à l'arête d'une plaque de verre, noir mat plus surface brillante, trou noir. Sommes-nous Alice ?

O. N. :

Mais oui nous sommes tous des petites filles perdues !! On cherche, on s'arrange pour tenir debout, on croit ce que l'on voit et plus on le voit, moins on y croit puisque justement on voit comment c'est fait et que ça n'empêche pas que ça nous échappe.

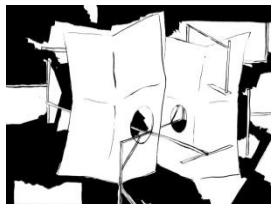
Nos esprits sont disponibles, ils aiment l'aventure plus que nous ne voulons souvent l'accepter et puis tout cela est un système plus vaste encore qui implique le langage qu'il va falloir creuser pour mettre des mots sur ces situations. J'ai beaucoup déménagé dans ma vie et quoi de plus vertigineux que de visiter un nouvel espace sur lequel on projette tout. Tout le corps s'implique dans ce genre d'expérience, c'est pour ça que je n'hésite pas à parler de dimension érotique. C'est un faisceau d'indices qui soutient une probabilité. L'exposition comme son nom l'indique souscrit à un étant donné des choses ; mon travail consiste à battre les cartes de cette partie infinie.

C. P. :

Je ne pense pas que l'espace d'exposition du BBB soit facile. Ta capacité à agir à échelle des espaces que tu engages – de la feuille de papier générique au pavillon Matarazzo d'Oscar Niemeyer dans lequel tu es intervenu pour la Biennale de São Paulo en 2012 – n'est pas étrangère à mon invitation. D'autres contextes que celui dédié et signalé de l'exposition sont investis par les artistes contemporains. Selon toi, quel serait « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui », pour citer Mallarmé, de l'exposition ?

O. N. :

Je pense que l'art invente ses propres lieux, ses espaces. Évidemment il y a des lieux dédiés mais la force d'un bon projet, en tout cas dans mon cas, c'est paradoxalement de faire disparaître ce « connu », de le réinventer, d'obliger le visiteur à voir différemment. Entendons-nous, ça ne veut pas forcément dire du spectaculaire, au contraire même, un détail qui modifie la perception c'est toujours extrêmement troublant. Un câble en acier qui traverse un mur peut très simplement amener à réfléchir justement à la nature même de cet endroit. Ici dans « Zone de ralentissement », il y a une première impression forte de perceptions colorées, d'espaces escamotés, mais à la deuxième lecture il y a une foule de détails : doubles reflets, juxtapositions des images vidéos, translations des motifs, multiplications des points de vue, fragmentation des murs, toutes ces facettes qu'il faut un certain temps pour savourer et articuler à l'ensemble du projet. Le corps du visiteur est ici sollicité dans une précaution à entretenir face à ce



Olivier Noëllel
encre sur papier
page de carnet de
2008 à 2012

que l'on découvre. Et pour reprendre la belle citation de Mallarmé, le vivace c'est ça, c'est cette possibilité d'un trouble fécond qui se joue de la fausse rigueur normative d'un lieu comme le BBB pour y distiller la fragilité de nos facultés à percevoir, à gérer l'économie de nos zones sensibles, c'est pour cela que je parle de division, de ralentissement parce qu'il y a du temps dans l'espace, c'est cela qu'il faut conjuguer, les flux sont sans possibilités, c'est l'arrêt, la respiration qui fait la seule image intéressante, celle qu'on peut retenir.

C. P. :

Tu échappes au cadre, aux styles, aux disciplines déterminées, déterministes, depuis l'art du dessin, de la peinture, de la narration. Est-ce qu'il s'agit d'un détournement, d'une alternative, d'une négation, d'une transgression... de formes d'autorité ? La(les) quelle(s) ? Est-ce également un commentaire sur notre société ?

– Je perçois « La râleuse » comme un memento mori techniciste et sous la gaie détermination des « Chaises musicales » une nature morte contemporaine et dans tes animations une danse macabre – et burlesque.

O. N. :

Je ne sais pas si je pense comme cela, pour moi les choses viennent, les motifs persistent et le travail se fait comme ça, sans réelle stratégie de transgression. Il se trouve qu'en effet je suis souvent à la croisée de disciplines, mais ça n'est pas un calcul c'est un fait. Je dessine avec des pinceaux, je peins mes propres gestes, j'arrange des objets qui sont déjà là, j'anime des dessins sans les multiplier, je révèle des espaces qui ne cachent rien, je trace des lignes qui arrêtent des épuisements de rouleaux... etc... etc... Bref l'absurdité de mes actes cherche avant tout à articuler ce que l'on voit à ce que l'on pense, ce que l'on dit.

Je ne crois pas être un commentateur de la société, je me situe dans une autre couche du réel, celle du terreau de l'indéterminé, même si tout semble extrêmement construit, tout flotte, les choses tiennent en équilibre entre la tension d'une droite et l'hypothèse de quelques roulettes. Les images, nos propres reflets s'essouffent dans l'épaisseur mate du feutre. Qui sont ces groupes d'individus sombres qui glissent sur les murs, conseils d'administrations ? Réunions de crise ? Scènes de bondage ? Jurés de tribunaux épuisés d'apparaître sans cesse dans toutes les séries américaines ? Ou simplement fantômes de ces diplomates assoupis et repus qu'a su photographier à la dérobée Erich Salomon dans les années 1930 ? Voilà, il y a des pistes, des possibles et la société c'est ça aussi, c'est ça surtout, une image complexe qui maintient les apparences à fleur de chaos permanent.

Couper, extraire, recoller, tendre, lâcher, c'est tout ce que je peux faire pour éviter que nos points de vue se figent. Entre le mouvement réel de nos corps qui parcourent l'espace et les idées de mouvement qui le ponctuent, s'établit une partition à interpréter sans cesse.

C. P. :

Tu prépares un bel ouvrage avec Jacques Fournel, aux Édition Villa Saint Clair, entre monographie et grand œuvre, si j'ose dire (œuvre qu'il ne s'agit d'ailleurs pas de clore avec cette édition !). Fais-nous envie, comment avez-vous travaillé ensemble ? Quel projet éditorial te tenait à cœur ?

O. N. :

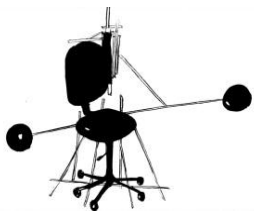
C'est une initiative de Jacques Fournel, il avait déjà commis un ouvrage en 2006 : « Pffffuut », une compilation conséquente de mes dessins qui a été un moment important dans mon évolution. L'idée ici est de faire le point sur le travail, justement de rassembler toutes ces choses que j'ai faites depuis 1999, dans des domaines variés avec des motifs qui ont évolué, apparu, disparu, revenu. Jacques a osé ce que je n'aurais sans doute pas fait de moi-même, c'est-à-dire qu'il m'a obligé à remuer la masse des documents, à regarder ce dont je parlais plus haut, en gros ce qui fait le récit de mon travail, l'univers qu'il arpente et qu'il tente de faire vivre. Aux dernières nouvelles, on a passé les 400 pages (le livre doit sortir début 2016), ce qui me paraît assez dingue, mais bon, on verra bien ce qu'il en sort. Ce qui m'a énormément troublé quand on a commencé à faire la maquette c'est à quel point certains dessins de 1999 par exemple venaient dialoguer sans problème avec des vues d'expositions très récentes comme celle du BBB. C'est là qu'on voit que la cohérence profonde des choses n'est pas forcément de notre fait, qu'il faut savoir l'accepter et que c'est sans doute très bien comme ça.

Après, il faut voir que c'est un vrai gros livre, donc un autre espace où les éléments viennent encore différemment dialoguer entre eux et je pense qu'une des choses les plus fortes sera sans doute le fait qu'une grande partie de ce que l'on verra au fil des pages aura disparu au fil des ans, je pense notamment aux peintures murales et ça je crois bien que c'est vraiment le cœur du travail, cette question de la disparition, de la part manquante. Ce livre, je le vois un peu comme le caillou que Buster Keaton jette en l'air et qui ne retombe jamais.

C. P. :

« Il ne faut pas confondre l'œil à la lunette et la lune à l'œillette. »

– C'est extrait des « Idées noires » de Franquin (les albums Fluide Glacial), merci Olivier de l'avoir conseillé pour « La biblio d'amis » du centre d'art !



Olivier Noëllel
encre sur papier
page de carnet de
2008 à 2012



Olivier Noëllel
animation (extrait)
2015



Olivier Noëllel
animation (extrait)
2015